

**à l'occasion du 16 juillet 2019**  
**Journée nationale à la mémoire des victimes de crimes racistes**  
**et antisémites perpétrés durant la Deuxième Guerre mondiale**  
**par l'Etat français et à la mémoire des Justes de France**

Nous célébrons ce matin la journée nationale à la mémoire des victimes de crimes racistes et antisémites perpétrés durant la Deuxième Guerre mondiale par l'Etat français, également Journée nationale à la mémoire des Justes de France. Varian Fry, dont nous allons parler aujourd'hui est le premier Américain à avoir été consacré Juste parmi les Nations par le Yad Vashem de Jérusalem.

C'est à Marseille, de l'été 40 à l'été 41, qu'il a sauvé près de 2000 personnes, des artistes et des intellectuels pour la plupart. Dans quelques instants, son histoire exceptionnelle nous sera racontée par Philippe Morier-Genoud, que nous accueillons pour la troisième fois avec grand plaisir. Il sera accompagné musicalement par Fabrice Jünger, à la flûte-contrebasse, Xavier de la Selle, à la clarinette pour qui j'ai un salut particulier et Quentin Veyrie, à l'accordéon.

Je voudrais remercier aussi Sonia Bove pour son talent de « passeuse ». En chaque édition de cette cérémonie, elle sait non seulement identifier la page moins connue de notre histoire mais aussi, par un minutieux travail d'assemblage de textes et de musique, nous emmener sur ces rives abruptes de la mémoire où se côtoient le meilleur et le pire. Dans quelques instants, je lui céderai la parole pour qu'elle nous dise dans quelles conditions elle a découvert Varian Fry.

Lorsqu'il descend les escaliers de la gare Saint-Charles à Marseille le 13 août 1940, Varian Fry a 32 ans. Sa silhouette, que quelques-uns ont décrite comme froide et austère, lui donne aussi des allures d'acteur. Il est beau. Il est jeune. Et il a conscience de la tragédie qui frappe l'Europe depuis dix ans. Journaliste new-yorkais dépêché à Berlin au milieu des années trente, il a assisté à une chasse aux Juifs dans la capitale allemande, et a été confronté alors à des scènes intenable dont il ne s'est jamais remis. De retour dans son pays, se servant de sa plume, il n'a cessé d'interpeller. Mais l'Amérique d'alors attend et laisse faire. Elle reste sourde d'abord à cet homme dont rien pourtant n'entame la détermination à témoigner.

Peut-être lui donnera-t-elle une force et un courage que lui-même ignore. Sa conviction qu'il faut agir redouble d'intensité quand il comprend que les artistes qu'il a aimés et qui, par leurs œuvres, lui ont procuré de grandes joies intérieures, deviennent les cibles des nazis puis, en France, du régime de

Pétain. Dans *Mein Kampf*, Hitler ne s'est pas contenté d'écrire que ceux qui peignent des prairies en bleu sont des menteurs, il en a poursuivi les auteurs. Par la voix de Goebbels, son ministre de la Propagande qui se charge de passer la culture à la toise de la pensée nationale-socialiste, il en a dénoncé l'art « dégénéré ». Beaucoup de ces artistes allemands ont fui bien sûr. Ils se sont réfugiés en France, le pays des droits de l'Homme, le pays des Lumières. Là, dans des conditions souvent sommaires, ils survivent tant bien que mal aidés par la solidarité de l'intelligentsia française. En juin 40, après la drôle de guerre et l'entrée dans Paris d'une armée allemande triomphante, le maréchal Pétain signe l'armistice avec l'Allemagne nazie.

Par l'article 19 de la convention d'armistice, (je cite) « le Gouvernement français est tenu de livrer sur demande tous les ressortissants allemands désignés par le Gouvernement du Reich et qui se trouvent en France, de même que dans les possessions françaises, les colonies, les territoires sous protectorat et sous mandat ». Les réfugiés, qui se croyaient protégés, se retrouvent en réalité dans une souricière. Certains ont déjà été déférés dans les camps d'internement français. Ils y ont connu des conditions de vie rudimentaires et bien souvent l'humiliation. En ce début d'été 1940, tous craignent d'être arrêtés et livrés à la Gestapo.

C'est dans ce contexte dramatique que Varian Fry arrive à Marseille à la mi-août. Il est mandaté par une organisation américaine dont il s'est mis au service, le Centre américain de secours. Sur lui, il porte une enveloppe de 3000 dollars et une liste de 200 noms. Varian Fry a pour mission de les retrouver, de leur fournir des papiers, le cas échéant de les nourrir et de les loger, beaucoup vivant dans la misère.

La Cité phocéenne compte alors tous les indésirables d'Europe, qui tous cherchent un moyen de fuir vers l'Afrique du Nord, vers la péninsule ibérique, vers les Etats-Unis. Varian Fry a beau être mandaté par une organisation humanitaire américaine et disposer du soutien d'Eleanor Roosevelt, il se heurte à toutes les administrations, l'administration américaine très peu conciliante, l'administration française qui observe cet Américain avec circonspection.

Avec son comité qui s'est étoffé, en plein hiver 41 où il neige sur Marseille, il sauve les plus grands artistes de l'époque dont Marc Chagall, Claude Lévi-Strauss, Max Ernst, Hannah Arendt, Anna Seghers mais aussi André Breton, Jean Masson et Marcel Duchamp, pour ne citer que quelques noms. Tous ne sont pas juifs. Mais tous sont en danger à cause de leurs œuvres. Varian Fry les héberge à la villa Air-Bel, qui devient un haut lieu d'expression des surréalistes. Dans ce temps suspendu, dans cette ambiance électrique, l'art s'invite, s'invente, se discute et se partage. À lire le récit de leurs journées, on a envie

de dire comme le poète Aragon, que ces femmes et ces hommes promis à la mort avaient « le génie de vivre ».

Varian Fry ne parviendra pas à faire partir Gide et Matisse qui décideront de rester en France quoi qu'il pourrait leur coûter. Il regrettera de n'avoir pas pu empêcher le suicide de Walter Benjamin dans un hôtel de Portbou, désespéré à l'idée d'être livré à la Gestapo. Lui-même, contraint de quitter la France, rentrera aux États-Unis. Ses écrits seront censurés parce qu'il y dénonçait le peu d'empressement du consulat américain. Il faudra longtemps pour que son action soit reconnue.

Je suis heureux qu'en cette journée anniversaire de la rafle du Vélodrome d'hiver à Paris, notre cérémonie contribue à honorer la mémoire d'un Juste que rien ne prédestinait à un tel parcours hormis peut-être l'idée qu'il se faisait de l'humanité.

Jean-Paul Bret,